

rière consiste aussi bien à confectionner les vêtements de femme que ceux d'homme. Gervaise était l'unique couturière de Marangue, le travail ne lui manquait pas.

Comme nous l'avons appris par les paroles de la rebouteuse, le mari de Gervaise s'était fait écraser sous un chêne. Le malheureux était mort à l'endroit de sa chute, sans avoir eu pour dernière et suprême consolation, la satisfaction d'embrasser sa femme et ses enfants qu'il adorait.

Dès le lendemain de la catastrophe, Gervaise se trouva en présence des nombreuses difficultés de la vie. Elle ne pouvait plus compter que sur elle, sur le travail de ses doigts, pour fournir à ses besoins et à ceux des deux orphelines. Alors Suzanne était encore trop jeune pour lui être d'un grand secours ; elle commençait seulement à savoir se servir de l'aiguille.

Gervaise eut souvent les inquiétudes du lendemain et vit la misère de très près. Mais il arriva que chaque fois qu'elle se trouvait à bout de ressources, à la veille de manquer de pain, de tout, elle recevait d'une main inconnue une somme d'argent qui rétablissait l'équilibre de son modeste budget.

Il semblait qu'une providence mystérieuse veillât sur le sort de la veuve et des orphelines.

— Qui donc sait si bien quand mon travail ne peut plus suffire et que je suis dans la détresse ? se demandait Gervaise.

Le nom de celui qu'elle soupçonnait d'être son bienfaiteur inconnu était dans son cœur et sur ses lèvres.

— C'est Thomas, disait-elle.

Un jour, elle le rencontra et voulut lui exprimer sa vive reconnaissance.

Thomas parut très étonné...

— Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire, lui répondit-il. Je ne saurais accepter des remerciements qui ne me sont point dus. J'avais de l'amitié pour votre mari défunt, et je vous viendrais certainement en aide si, étant dans la peine, vous vous adressiez à moi ; mais jusqu'à présent, je suis bien forcé de vous le dire, je n'ai rien fait pour vous.

Après ces paroles de Thomas, convaincue qu'il n'était pas son bienfaiteur, Gervaise se demanda :

— Puisque ce n'est pas lui qui vient toujours si à propos me secourir, qui est-ce donc ?

Elle chercha et ne trouva point.

Suzanne grandit : elle devint habile à manier l'aiguille et, comme sa mère, une excellente ouvrière. Elles eurent du travail pour deux et le gain de chaque journée fut doublé. La situation s'améliora sensiblement et les inquiétudes de l'avenir disparurent. Assurément, on n'était pas riche, mais en travaillant beaucoup, puisque l'on ne manquait jamais d'ouvrage, avec de l'ordre et une sage économie on pouvait vivre.

— Il faut nous dépêcher, Suzanne, dit Gervaise ; nous n'avons pas de temps à perdre, car il faut que cette robe soit achevée ce soir : nous l'avons promise pour demain dimanche.

— Soyez tranquille, ma mère, elle sera terminée, répondit la jeune fille sans cesser de pousser son aiguille.

Elle travaillait avec autant d'activité que les jours précédents ; mais cette activité était fiévreuse ; elle n'avait déjà plus le même cœur à l'ouvrage.

Gervaise s'aperçut qu'elle était rêveuse, préoccupée.

— Suzanne, lui dit-elle, tu penses à ce que t'a dit hier soir la femme des Huttes.

— Ma mère, vous vous trompez, répondit-elle ; je ne pense pas à cela.

Elle mentait audacieusement. C'était au contraire son unique pensée.

— Sur le moment, reprit Gervaise, les paroles de la Manette m'ont fait quelque chose ; mais la nuit, en y réfléchissant, j'ai compris qu'elle avait tout simplement voulu nous amuser, comme elle l'a dit elle-même, ou plutôt se moquer de nous toutes. Moi, je suis persuadée que Manette n'est pas une méchante femme ; mais elle est un peu folle, et, quand elle se met à jacasser, elle raconte toutes les drôleries qui lui passent par la tête. Tout ce qu'elle nous a dit n'a pas le sens commun ; il faudrait être stupide pour en croire un seul mot.

Suzanne parut donner raison à sa mère en gardant le silence.

Gervaise jeta un regard sur sa fille et, à son tour, resta silencieuse.

Suzanne put alors s'absorber complètement dans ses pensées.

Elle se répétait les paroles de la rebouteuse et, avec une mémoire prodigieuse, elle se rappelait chaque mot et reconstruisait toutes les phrases.

Elle se souvenait qu'elle avait interrogé la rebouteuse et que, répondant à cette question : " M'avez-vous dit la vérité ? " Manette avait répliqué d'une voix sombre :

" Oui, je t'ai dit la vérité. Hélas ! je voudrais m'être trompée ! "

Elle se souvenait encore, qu'ayant demandé l'explication de ces paroles, la rebouteuse lui avait répondu :

— Plus tard.

Or, ces paroles avaient frappé Suzanne, elles l'inquiétaient ; elles avaient un nuage dans l'horizon de son rêve, une ombre ou une tache dans le ciel étoilé de son avenir.

Évidemment, la femme des Huttes ne les avait pas prononcées sans intention. Mais qu'avait-elle voulu lui dire ou lui faire entendre ? Suzanne cherchait vainement à se les expliquer et à en comprendre le sens mystérieux. Elle voulait la joie sans trouble, le bonheur sans amertume. Ce point noir suffisait pour lui enlever sa tranquillité, car il se présentait à elle comme une menace...

— Oh ! se dit-elle, il faut que je sache...

Elle chercha encore à interpréter la pensée de Manette ; mais elle se trouvait en face d'une énigme.

— Non, non, pensa-t-elle, c'est inutile, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Mais je veux savoir, je saurai. Demain, j'irai aux Huttes, je verrai la sorcière.

VI

C'est avec raison qu'on appelait l'habitation de la rebouteuse des Huttes une cabane. Elle est bâtie au pied d'un énorme rocher, qui sert de base à un amoncellement de roches monstrueuses. A la vue de ce colosse de granit, dont l'œil ose à peine mesurer la hauteur, on éprouve un saisissement extraordinaire dans lequel il y a comme un sentiment de crainte. Se dressant perpendiculairement et rayé de crevasses profondes, il présente des saillies et des aspérités de formes bizarres : des pointes aiguës, des corniches dentelées et d'autres parties de roche, qui s'avancent horizontalement, pareilles à de gigantesques gargouilles.

On se demande si un de ces blocs en surplomb ne va pas se détacher tout d'un coup du flanc des roches et écraser la cabane dans sa chute terrible. Mais depuis plus d'un siècle que l'habitation de Manette a été construite, ces pierres énormes, qui semblent suspendues comme une menace permanente, sont toujours dans le même état. Elles sont insensibles aux injures du temps ; elle ne craignent ni la pluie, ni la neige, ni le soleil qui les brûle et elles jettent à l'ouragan un perpétuel défi.

La cabane a deux murs de côté, construits avec des pierres enlevées aux roches de la montagne, et une façade tournée vers la vallée regardant Marangue. La façade a deux ouvertures : la porte et la fenêtre. Celle-ci est garnie de forts barreaux de fer ; la porte en bois de chêne épaisse, ayant en plus de sa serrure un énorme verrou, est solidement assise sur ses gonds. Le quatrième mur, celui qui est opposé à la façade, est formé par le rocher contre lequel la cabane s'appuie.

Quand on entrait chez la femme des Huttes, on pouvait supposer que sa demeure ne se composait que d'une seule pièce. Mais au fond, dans le rocher, cachée dans l'ombre, se trouvait une petite porte bardée de lames de fer et ayant aussi une forte serrure. Il y avait là autrefois une crevasse ; on l'avait élargie à coups de marteau et de ciseau jusqu'à ce que l'ouverture pût livrer passage à une personne. Ensuite, le marteau avait continué son œuvre et creusé dans le rocher une grotte de deux mètres carrés.

L'habitation se composait ainsi de deux pièces, la cabane proprement dite et la grotte du rocher, réduit mystérieux où jamais un étranger n'entrait.

L'ameublement de la cabane se composait d'un lit, d'une vieille armoire, d'un bahut écorné, vermoulu, d'une table boiteuse, d'un fauteuil à haut dossier, de deux escabeaux et de trois chaises de bois. On voyait dans un coin un pot et deux cas-

seroles de fonte ; sur une planche, de la vieille vaiselle ébranchée, et sur d'autres, des flacons, des bouteilles, des fioles, le tout étiqueté et rangé avec symétrie sur les rayons.

Ces divers récipients contenaient des huiles, des essences, des produits pharmaceutiques, des substances de toute nature et particulièrement les remèdes dont la rebouteuse se servait pour guérir ou soulager ses semblables et qu'elle préparait elle-même.

Des racines, des plantes, des herbes et des fleurs séchaient attachées à des cordes tendues le long des poutres.

C'est là, dans cette pauvre et triste demeure, où elle était née, où sa mère et son père étaient morts, où elle avait aimé et souffert, que la vieille Manette était revenue, après une très longue absence, et où elle vivait depuis dix années.

Dès les premiers temps, elle avait singulièrement provoqué la curiosité des gens du pays, même des vieillards qui l'avaient connue jeune fille. Elle ne répondit pas aux questions qui lui furent adressées et elle se couvrit d'un voile impénétrable.

On s'occupa d'elle beaucoup. Elle laissa dire.

Objet d'étonnement pour les uns, d'effroi pour les autres, s'entourant de mystères et en donnant, peut-être par calcul, des allures étranges, elle semblait vouloir justifier l'opinion de ceux qui croyaient à son pouvoir surnaturel et la considéraient comme une sorcière.

Nous saurons bientôt ce qu'était réellement la femme des Huttes et quel but elle poursuivait.

Or, le dimanche matin, Manette était près de son feu, assise dans un grand fauteuil du temps de Louis XVI. Elle venait de prendre un bol de café au lait, son déjeuner de tous les jours.

On frappa à la porte de la cabane.

Manette se leva et alla tirer le verrou. Même dans le jour, la porte était fermée ainsi. La rebouteuse paraissait avoir peur des gens mal intentionnés ou des voleurs.

— Manette, c'est moi, dit une voix d'homme au dehors.

— Bien, bien, répondit-elle.

Elle tourna deux fois la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit. Un homme entra. Derrière lui, la vieille referma la porte.

Ce personnage paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Il était grand, robuste et plein de santé. A première vue, il inspirait la sympathie. Son visage était épanoui et souriant. Il avait la physionomie ouverte et son regard doux, bienveillant, annonçait une nature honnête, franche et loyale.

Il portait le costume moitié bourgeois, moitié campagnard des riches propriétaires de la contrée : un gros paletot marron sur lequel il avait jeté une limousine de voyage, et des bottes à hautes tiges qui montaient au-dessus des mollets et cachaient la partie inférieure de son pantalon de drap de Sedan.

Tout en entrant il se découvrit, et tenant à la main son chapeau de feutre gris à larges bords, il salua la vieille femme avec beaucoup de déférence.

— Je t'attendais, dit-elle en lui tendant la main.

— Autant que possible, Manette, je tiens à être exact.

— C'est vrai, tu ne te fais jamais attendre.

— L'exactitude est un de mes devoirs envers vous.

— Ah ! tu les remplis dignement tous, mon brave Thomas.

— Je cherche à justifier la confiance que vous avez mise en moi.

— Depuis longtemps tu m'as prouvé que tu la méritais. Mais, va, quand je suis allée vers toi, je t'avais jugé : j'étais certaine de ne pas me tromper. Non seulement tu as su remplir ta tâche, mais tu as été au delà de mes espérances.

— Prenez garde, Manette, vous allez me donner l'orgueil.

— Je n'ai pas cette crainte, répliqua-t-elle en souriant ; ton âme est bien trempée, vaillante et forte comme tes bras, et il n'y a pas dans ta tête de place pour ces fumées-là.

— Mais, approche-toi, tu t'assieras près du feu en face de moi.

— Je n'ai pas froid, vraiment, répondit-il, en enlevant sa limousine qu'il jeta sur la table avec son chapeau. J'ai marché un peu vite et les chemins de neige sont difficiles ; en dehors de cela, la tempé-